



**HAL**  
open science

# La mutinerie du 29 février 1912 à Pékin vue par Marcel Granet

Marianne Bastid-Bruguière

► **To cite this version:**

Marianne Bastid-Bruguière. La mutinerie du 29 février 1912 à Pékin vue par Marcel Granet : introduction et notes de Marianne Bastid. *Études Chinoises*, 1987, 6 (1), pp.95-123. halshs-00178550

**HAL Id: halshs-00178550**

**<https://shs.hal.science/halshs-00178550>**

Submitted on 11 Oct 2007

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

**LA MUTINERIE DU 29 FÉVRIER 1912 A PÉKIN**  
**vue par**  
**Marcel Granet**

*Introduction et notes de Marianne Bastid*

*Le texte qu'on lira ci-dessous est celui d'une lettre inédite dont Mme Marcel Granet a bien voulu confier la publication à Études chinoises. Nous souhaitons ici lui en exprimer nos plus vifs remerciements.*

*Nous avons omis deux courts passages de caractère personnel. Une introduction, une carte et quelques notes ont été ajoutées pour faciliter la lecture*

## **INTRODUCTION**

Le 12 février 1912 est publié l'édit d'abdication de l'empereur Xuantong, qui charge Yuan Shikai d'organiser le gouvernement provisoire de la république. Le 13 février, à Nankin, Sun Yat-sen abandonne les fonctions de président de la République chinoise, dont il a été investi le 1er janvier, et recommande Yuan Shikai au choix des délégués provinciaux. Le 15, à l'unanimité, l'assemblée de Nankin élit Yuan Shikai président provisoire de la République chinoise.

Se pose encore le choix de la capitale. La question attise les divisions entre républicains du Sud depuis plusieurs semaines. Le 14 février, l'assemblée de Nankin décide que, «vu les circonstances», la capitale sera Pékin. Mais le lendemain, ébranlée par l'intervention vigoureuse de Sun Yat-sen et Huang Xing, elle vote pour Nankin; Li Yuanhong, qui prônait Wuchang où le soulèvement du 10 octobre l'avait promu au rang de gouverneur militaire (*dudu*), est fait vice-président de la

république. Le 18 février, Sun Yat-sen annonce à Yuan Shikai l'envoi à Pékin d'une délégation chargée d'escorter le nouveau président pour venir prendre ses fonctions à Nankin. Dirigée par le ministre de l'Education, Cai Yuanpei, la délégation arrive à Pékin le 27 février. Elle y est reçue avec la plus grande solennité.

Entre-temps, dans les provinces, les partisans de Yuan Shikai ont déclenché une campagne de télégrammes, pétitions et démarches, pour obtenir que le président reste à Pékin afin d'éviter des désordres dans les provinces du Nord et l'intervention des Puissances qu'ils ne manqueraient de susciter. En vérité, Yuan Shikai redoute surtout d'être à la merci de l'armée des républicains du Sud. Les suppliques affluent, sans fléchir la conviction de Cai Yuanpei et de ses compagnons.

C'est dans ces circonstances que, le 29 février au soir, éclate la féroce mutinerie relatée par la lettre de Marcel Granet. Les mutins appartiennent à la 3e Division, commandée par Cao Kun, un corps de troupes chinoises modernes créé par Yuan Shikai en 1895, et qu'il avait appelé six semaines plus tôt à Pékin pour assurer la sécurité contre les coups de main éventuels des Mandchous et des républicains. Le 1er mars, la révolte s'étend, plus gravement encore, parmi les soldats stationnés à Baoding et à Tianjin.

Suivant en cela l'opinion de nombreux républicains et de certains étrangers, les historiens chinois, quasi unanimes, accusent Yuan Shikai d'avoir été l'instigateur de ces troubles. Il n'existe pourtant aucune preuve de sa culpabilité<sup>1</sup>. On voit mal aussi pourquoi Yuan Shikai, qui se targuait auprès des Puissances d'être le seul homme capable de maintenir l'ordre, aurait pris le risque de faire la démonstration du contraire, sous les yeux mêmes des ministres étrangers accrédités à Pékin. La force des partisans de la capitale méridionale était loin de justifier le recours à un aussi dangereux stratagème. Outre tous les milieux chinois influents, les gouvernements étrangers avaient manifesté leur volonté que la capitale fût maintenue dans le Nord. Du reste, dès le 2 mars Cai Yuanpei et sa délégation télégraphiaient au gouvernement de Nankin de renoncer à ses exigences<sup>2</sup>. Nankin accepta le 6 mars<sup>3</sup>. Yuan Shikai prit officiellement ses fonctions le 10 mars, après avoir prêté serment par télégramme. Le 2 avril, la capitale était

définitivement fixée à Pékin, par une décision de l'assemblée de Nankin.

Marcel Granet a assisté à Pékin aux derniers jours de l'empire et à ces débuts mouvementés de la présidence de Yuan Shikai. Jeune normalien de vingt-huit ans, agrégé d'histoire, il était arrivé en Chine à l'automne 1911 pour y poursuivre ses recherches sinologiques, grâce à une mission du ministère de l'Instruction publique que lui avait obtenue son maître Edouard Chavannes<sup>4</sup>. La lettre publiée ici, écrite du 5 au 8 mars 1912, est adressée à ses amis René et Lucienne Gosse, alors professeurs à Bordeaux<sup>5</sup>.

Il existe de nombreux témoignages, chinois et étrangers, sur la mutinerie de Pékin et les événements qui l'ont précédée. Le texte de Marcel Granet nous donne une vision immédiate et vivante du spectacle des rues de la ville et, par touches successives, restitue avec une grande véracité le climat psychologique qui régnait alors parmi la population : c'est là son intérêt majeur pour l'historien. Si le futur maître des études chinoises s'abstient prudemment d'avancer une interprétation générale, son tableau d'une capitale en désarroi, où toute autorité régulière paraît évanouie ou impuissante, semble moins appuyer la thèse du complot ourdi par Yuan Shikai que la version d'une révolte spontanée de soldats indisciplinés, mal encadrés, dont la solde et les gratifications promises n'avaient pas été versées et auxquels la paix avec le Sud enlevait la perspective de pillages fructueux. En marge des faits d'histoire politique, le lecteur amoureux du vieux Pékin ne saurait manquer d'être sensible surtout à l'évocation pittoresque des fêtes de ses quartiers, comme à l'ardeur du jeune sinologue à défendre les Chinois contre les attaques de toute nature qui les menacent alors.

**LETTRE DE MARCEL GRANET**

Pékin, mardi 5 mars [1912]

[...]

Les Chinois aussi ont fêté le 29 février<sup>1</sup>, mieux qu'avec des pétards et des feux de Bengale. [...]

Quand la République a été proclamée, on s'attendait à des troubles; les soldats mandchous de la garde impériale auraient pu attaquer les régiments de Yuan Che K'ai; les Mandchous de Pékin, qui vivaient de l'ancien gouvernement, pouvaient craindre de perdre leurs taëls et leur riz de chaque mois et pouvaient, soutenus par la garde, se jeter sur les Chinois. Aussi le décret d'abdication a-t-il été soigneusement préparé, publié après de longs retards, rédigé de la façon la plus prudente. Tout s'est bien passé; le gouvernement du Sud a tenu ses promesses; Sun Yat-sen a démissionné; Yuan a été élu président provisoire; le drapeau aux 5 couleurs a remplacé le dragon sur les monuments officiels. La garde impériale a gardé son ancien drapeau, mais n'a pas pris d'attitude hostile. Yuan a reçu des visites officieuses de ministres<sup>2</sup>; il les a rendues en grande pompe, soldats alignés sur son passage. Il était fort de la confiance des étrangers. Et si les Japonais ne disaient mot, personne n'en savait rien.

On ne voyait de difficultés sérieuses qu'en Mandchourie et pour opérer la fusion des gouvernements du Sud et du Nord. En Mandchourie plusieurs princes étaient partis<sup>3</sup>; un pont sautait sur leur passage; on se méfiait d'une intrigue qui aurait amené l'intervention japonaise; le vice-roi de Mandchourie Tchao<sup>4</sup> qui a à venger son frère tué par les républicains du Seutchouan pouvait favoriser ces menées; mais rien n'en est sorti. Bientôt on a été convaincu que Tchao cherchait simplement à faire payer cher son adhésion au nouveau régime et que les Japonais préféreraient agir en Mandchourie, lentement,

sans éclat, et de façon à éviter tout incident diplomatique.

Une des habiletés de Yuan avait été de se faire transmettre les pouvoirs par la dynastie disparue. Le gouvernement du Sud aurait voulu qu'il vînt à Nankin prêter serment et affirmer qu'il n'avait d'autres pouvoirs que ceux que lui conférait son élection. De plus Nankin et les gens du Sud, Wou-tch'ang et les gens du Houpei qui avaient marché les premiers, avec Li Yuan-hong, Pékin avec Yuan, luttait à qui serait le centre du nouveau gouvernement. Mais à Nankin comme à Wou-tch'ang Sun Yat-sen et Li Yuan-hong avaient affaire à des opposants; tous manquaient d'argent; les emprunts japonais de Sun garantis par les 9 plus grosses entreprises chinoises de la vallée du Yangtse, la China Merchants, les aciéries de Han-yang, la ligue de Nankin, se heurtaient à la double hostilité de l'Angleterre et du nationalisme chinois. Seul Yuan pouvait trouver l'argent. Il était évident qu'on s'entendrait. Une délégation de Nankin, une autre de Wou-tch'ang<sup>5</sup> partaient pour Pékin.

Jamais je n'ai vu Pékin si tranquille que ces jours-là; tranquillité un peu triste de gens qui ont aperçu la ruine, dont les affaires ne marchent pas, et qui se remettent, avec hésitation, à espérer.

Il n'y a pas eu de jour de l'an<sup>6</sup>; les boutiques ont fermé et les amis se sont portés leurs souhaits; mais dans les rues vides du riche quartier marchand, point de musiques à huis-clos. Depuis quatre mois ces pauvres gens ne vendaient rien et tous les gens aisés, 200 000 dit-on, avaient déserté Pékin. Cependant à la foire du premier mois on retrouvait de la vie et de la gaité. Cette foire de Hiang-tch'ang<sup>7</sup> se tient au sud-ouest de la ville extérieure, dans un long rectangle limité par des maisons de thé, estrades abritées de toiles et de nattes; devant elles deux routes où la foule circule dans le sens des aiguilles d'une montre; sur l'autre bord de la route de petits étalages, marchands de jouets ou de sucreries; au

centre une troisième route pour les voitures, assez rares. La foule était, paraît-il, moins élégante que les autres années; bien des maisons de thé sont fermées et les courtisanes parties dans leur famille ne sont pas encore «descendues de voiture». L'année est mauvaise et la moralité anglo-saxonne fait des ravages. Dans un pavillon de toile un Chinois prêchait le dieu unique, certes, sans passionner son auditoire; mais enfin, c'est un signe des temps que cette propagande pour les bonnes moeurs. A peine voyait-on quelques petits chanteurs avec de gros clients mandchous. Je ne connaîtrai pas les élégances de Hiang-tch'ang.— Il restait cet air de bonhomie et cette gaîté peu tapageuse qui font le charme très prenant des foules chinoises. Comme chez nous le public grimpeait sur les monticules pour voir, sans payer, les saltimbanques, et des gens courbés regardaient les théâtres par un trou de tente. Dans ces théâtres la lumière tamisée par les nattes est d'une douceur ingénieuse; et combien elle était jolie cette petite jeune fille dans sa loge de mauvaises planches, avec sa lao-ma-tse, et un petit frère à ses pieds! Mais c'était les acheteurs qu'il fallait voir et leur air grave, et leur astuce, et la fierté sérieuse avec laquelle ils portaient de longs bâtons flexibles où les fruits confits s'enfilent en chapelets et d'où pendent des papillons multicolores. Et puis il y avait la fuite des rischaws vers les quartiers lointains, chargées presque toutes de grands cerfs-volants qui vous prenaient des airs d'aéroplane. La foire aux perles<sup>8</sup>, celle où vont les étrangers, était moins brillante dans son joli décor. C'est au quartier des libraires, à Lieou-li-tch'ang; les murs des venelles, les enceintes des temples sont tapissées de peintures déroulées; dans les cours, les marchands de bibelots font leur étalage; et il y a des tables où l'on s'assoit pour boire le thé. A l'heure où le jour s'en va, où les tables se vident, et où, minutieusement, se refont les paquets, le spectacle est très doux. Dans un joli temple je tire les sorts, on me promet un honnête

bonheur; les petits enfants s'amuse à voir les diables étrangers montrer confiance aux dieux et les visiteurs chinois manifestent une joie gentille que l'oracle soit poli et nous fasse hospitalité. En rentrant, un petit gosse dans la rue est si drôle qu'on lui offre un sou; il a peur et s'enfuit d'un tel air que le public rit, s'attroupe et nous amène l'enfant; la maman lui fait faire un beau salut et quand nous partons on dit : ils aiment les enfants.

Les rues même les plus petites sont très pavoisées; c'est en l'honneur des délégués du Sud qui viennent d'arriver. Quand le jaune et le bleu sont tendus, ces drapeaux font très bien sur les boiseries vieilles ou la dorure des boutiques. On les a mis sur l'ordre de la police. Ah! il n'y a pas d'enthousiasme! Tous ces boutiquiers ont trop souffert de ces histoires qu'ils ne comprennent pas. Ce sont affaires de grands mandarins. Voilà que Yuan a remplacé le prince K'ing<sup>9</sup> et qu'on parle d'autres encore dont les noms sont neufs. Dans un bazar ouvert s'étaient de grandes images de Sun Wen (Sun Yat-sen) et de l'empereur. L'empereur, ce n'est pas le petit<sup>10</sup>, c'est Kouang-siu et Sun, on ne sait qui c'est. D'Hormon<sup>11</sup> rencontre un marchand qu'il connaît : il ne sait pas qui sont ces gens; ce qu'il sait, c'est que les affaires ne vont pas, et qu'il n'a rien vendu; il désire que cela finisse et qu'il y ait la paix dans l'empire.

Mais tous ces gens craintifs ne sont pas hostiles à l'espérance. Il y avait presque du monde à la gare pour recevoir les délégués; ils sont passés sous un arc fleuri; et le public a vu l'un d'eux se découvrir pour saluer les petits enfants d'une école qui chantaient l'hymne national. A Ts'ien-men ils sont passés sous la grande porte du Sud qui ne s'ouvrait que pour l'empereur<sup>12</sup>; la porte est restée ouverte et les piétons y passent le plus tranquillement du monde, car c'est commode. Les nattes commencent à tomber comme dans le Sud, et mon lettré<sup>13</sup> me montre en riant son crâne tout ras. Il y a un mouvement qui est donné.



Les foires sont nombreuses au premier mois. L'une se tient à la pagode de la Cloche<sup>14</sup>. C'est hors de la ville, au Nord-Ouest. J'y suis allé avec d'Hormon le 28. J'y suis allé en charrette chinoise, Madame! Ah! ce n'est pas ainsi que j'aurais voulu vous mener de Neuilly à la gare d'Orsay<sup>15</sup>. Mais une fois qu'on sait s'y asseoir, ça va. Nous passons dans la grande rue qui mène à Tong-ngan-men, une des portes de la ville interdite; il y a là les boutiques les mieux dorées de la ville; elles le furent en l'honneur du Kronprintz - qui craint la peste et n'est pas venu<sup>16</sup>. Les rues dures de la ville passées, on est plus à l'aise dans les ornières des routes campagnardes; mais quelles inclinaisons! Ces voitures abusent de leur renommée de ne jamais verser. La pagode est jolie, avec ses angles de pierres bien assises, ses bois vieillis, un pin admirable et un grand vase rond d'une patine très douce. La cloche est toute couverte de beaux caractères. La pagode doit assurer le fong-chouei, l'efficacité de l'orientation mystique de Pékin. Mais les bonzes ingénieux affirment que la cloche assure le bonheur de ceux qui réussissent à faire passer un sou par le trou du sommet; et ils installent des tables dans la cour où s'abreuvent les pèlerins.— A notre arrivée il n'y avait pas grand monde autour des tables et nous étions seuls à l'heure du crépuscule et de la prière. Mais vous ne savez pas comme les tambours, les voix et les cloches bouddhiques remuent les âmes les moins catholiques.

Nous revenons à pied. Le soleil se couchait dans les collines de l'Ouest et le couchant avait plus de somptuosités et de nuances que ne le permet d'ordinaire la lumière sèche et nette de ce pays. Nous marchons dans la campagne plate, le long de petits sentiers qui dominent les routes profondes et la boue des ornières. Ce sont des champs et des cimetières, quelques fermes, des enclos de pins funéraires et des lignes de stèles. Quelquefois le vêtement bleu ou mauve d'une femme près des murs de terre battue et dans les sillons une pie cérémonieuse. Et

puisque d'Hormon est poète, il nous revient quelques vers de Samain<sup>17</sup>.

Nous continuons à pied par la ville, tranquille comme la campagne. C'est l'heure où les boutiques s'allument derrière leurs carreaux de papier. Nous croisons de beaux cavaliers; et pour vouloir passer devant la maison du prince K'ing<sup>18</sup> descendons trop bas jusqu'à la cathédrale catholique, au Pei-t'ang et à la caserne de la garde qui est tout près. Il faut remonter le long des murs interminables de la ville interdite qui isolent presque ce quartier de l'Ouest de la ville de l'Est où d'Hormon m'amène dîner. Nous prenons un pousse; et à 6 heures nous arrivons : nous avons admiré le beau portique élevé en l'honneur des délégués du Sud devant l'école des Nobles<sup>19</sup> où ils logent; nous avons suivi, derrière l'Université, de petites rues où les branches de grands arbres se dessinent sur le ciel. La lune fait un halo splendide et des cerfs-volants lumineux piquent la nuit. Après dîner, nous causons; et je rentre à trois heures du matin. Je suis la longue rue qui va des remparts de l'Est au monument Ketteler<sup>20</sup>. Elle a son aspect de tous les soirs; voilà la lanterne rouge du poste de police, voilà les agents, si nombreux, qui causent par deux ou veillent dans leur guérite, et voilà le bruit familier des veilleurs de nuit.

Ce jour-là, c'était le 29, ma fête; je fais une bonne journée de travail et je dîne de bonne heure. Au sortir de table l'hôtelier m'appelle et me montre une jolie petite balle, elle était tombée du toit, on ne sait comment. Comme nous essayons de comprendre deux bonnes chinoises entrent, apeurées : elles ont entendu des coups de feu. Nous sortons; rien. Nous revenons derrière la maison, dans la cour. Brusque, une fusillade assez nourrie éclate derrière l'hôtel puis va se dispersant, en avant, du côté du palais, peut-être sur le glacis italien. Quelqu'un arrive. «On se bat; il y a des incendies». On va voir. Arrivé à la croisée du grand boulevard qui comprend les

glacis italiens et autrichiens, au Nord des légations, et de la grande rue qui longe les bâtiments du chemin de fer du King-Han à gauche de l'hôtel<sup>21</sup>, nous rejoignons un groupe qui regarde. Cela brûle à l'angle de la rue qui mène à la ville interdite et, par la porte Tong-ngan, vers le palais; c'est l'endroit même où fut jetée une bombe sur le passage de Yuan<sup>22</sup>. On entend toujours des coups de feu; le poste de police qui est près de nous est désert; plus un agent. Allons vers l'incendie; la rue est déserte; aux angles des rues latérales des Chinois regardent en s'effaçant. Nous avançons; nous sommes toute une bande; Italiens, Français, Belges, Japonais, une femme. Voici près des boutiques basses une troupe de soldats. On les aborde. Ils parlent doucement, un peu gênés. L'un d'eux tient un sac à main, un de ces sacs dont Chinois et Japonais ne se séparent pas. La dame s'obstine à croire que c'est là du butin repris à des pillards. On plaisante le soldat : il a peur d'ouvrir; il croit qu'il y a une bombe. Le soldat dit : «N'allez pas». J'essaye d'être de son avis. On continue. Derrière nous les soldats défoncent les portes des boutiques. On arrive à la croisée. La rue est toute en flammes. Seule la maison du coin d'où fut jetée la bombe résiste, mieux construite. Pauvres boutiques si bien dorées! Une troupe de soldats, dispersés, débouche, fusils en mains. Nous reculons, un peu vite. Coups de feu. Ceux que nous avons dépassés tirent aussi. On court. On passe à côté d'eux. Quelqu'un crie «doucement». C'est un des mots du vocabulaire chinois des étrangers. Un coup part tout près. Voici la lourde bâtisse où sont les bureaux du chemin de fer du King-Han. A l'entrée de la rue qui traverse les légations par leur milieu perpendiculairement au rempart où elles sont adossées, vers le Sud, je rencontre un élève interprète que je connais. Le feu s'étend, bien qu'il n'y ait pas de vent. Nous tentons d'aller prendre à l'hôtel mes appareils de photo et ma serviette de notes. A la légation, le ministre et le premier secrétaire s'occupent

d'une liste des Français qu'il faut aller chercher. Nous repartons. L'alarme a été donnée à la garde des légations. Les sentinelles sont à leur poste; des patrouilles circulent; voici des Anglais à cheval; puis des fantassins japonais que précède une grande lanterne à caractères rouges. Des réfugiés arrivent encadrés de soldats; camions américains, pousses encombrés, piétons portant des ballots, défilent; les Japonais surtout sont nombreux. Le pas lourd et traînant de leurs soldats se mêle au claquement sec d'une paire de souliers à semelle de bois; la petite femme porte l'enfant sur son dos de la façon la plus classique; l'homme suit avec les bagages. Déménage-rais-je? Le feu gagne; mais lentement; mais le vent peut se lever; je déménage. Il y a là des coolies-rischaws; mais ils refusent de venir, ayant peur qu'on ne les laisse entrer au retour. Il faut décider le policier à leur parler. A l'hôtel des gendarmes italiens viennent avertir le patron de passer la nuit à la légation. Une Anglaise pleure, je ne sais pourquoi. Nous emballons; les 24 historiens dans leurs boîtes frêles ornées de caractères verts font une architecture tremblante; l'*Année sociologique* est dans un sac à main; je bourre les valises; c'est fait; les pousse-pousse nous ont aidés le plus aimablement du monde et rien n'est perdu.

Maintenant il faut aller sur la muraille voir les feux. Le grand brasier est à la rue qui mène à Tong-ngan-men et la porte elle-même doit brûler : mais dans la grande rue qui part de la porte du Sud à l'Est des légations, dans la grande rue de Ha-ta-men<sup>23</sup>, des feux aussi plus dispersés; un grand feu lointain dans la ville extérieure à l'Est; rien dans le quartier commerçant de Ts'ien-men-wai<sup>24</sup> et c'est de là pourtant que partent le plus de coups de feu. On entend même le canon. Puis encore d'autres incendies à l'Est de la rue de Ha-ta-men; ils ne semblent pas très loin du nouveau Wai-wou-pou<sup>25</sup> où Yuan réside. La lune est très belle et la nuit très douce; les étrangers sont nombreux sur la muraille; nombreux

surtout du côté du bastion allemand; là les artilleurs travaillent; 2 canons sont en batterie qui commandent Ha-ta-men et l'immense glacis français; un autre est tourné vers la ville extérieure. Les sacs de sable s'entassent et forment bouclier; on entend les chevaux enlever les prolonges sur la dure rampe qui mène au sommet de la muraille. Les légations sont gardées. Dans la ville la fusillade continue; des pans de murs s'écroulent; un projecteur mêle sa lumière froide au feu rouge des incendies et au point où le brasier est le plus ardent une lampe électrique s'obstine à piquer sur la flamme sa clarté dure qui paraît verdâtre.

[écrit le mercredi 7]

Nous repartons en groupe; nous refaisons le chemin de la grande rue qui mène au feu. Elle est absolument vide; parfois une famille chinoise se glisse le long des maisons. L'un de nous reconnaît un marchand; il n'a plus rien; il s'en va; toutes les boutiques sont éventrées; il y en avait de riches; beaucoup de fabriques de cloisonné, et de marchands de curios; au coin des ruelles des gens regardent dans l'ombre; dans quelques boutiques pillées, des gens tranquilles remettent en place les débris. Les boutiques que j'ai vu défoncer tout à l'heure commencent à brûler. Nous voici à la croisée; la maison d'où fut jetée la bombe cède enfin. Des autres plus légères, il ne reste que l'armature en bois qui brûle comme un décor d'artifice; parfois il sort des quatre murs des jets de flamme et des enroulements de fumée. Un coup de feu : deux soldats s'avancent. On entend recharger l'arme. Le second épaule et tire en l'air. L'autre crie, terriblement, on ne sait quoi. Dans le fond la porte paraît illuminée et ne semble pas brûler. Les coups de fusil sont rares. Nous revenons. Voilà des soldats chargés; un officier est avec eux, qui ne porte rien. Sur le seuil d'une porte, des tasses à thé et des gens assis dont l'un fume la pipe. Une chaise Louis XV recouverte d'une étoffe à fleurs est jetée en pont sur l'un des profonds canivaux qui bordent

la rue. Un étranger en fourrures claires est debout dans une maison tout ouverte et dont le fond brûle. Aux postes de police les ballots s'entassent; c'est le magasin des pillards.

Il est plus de trois heures; je vais dormir. Réveil pénible vers les 9 heures; j'ai trop fumé. Sur les lieux de l'incendie la foule est nombreuse, et tranquille, étrangers mêlés aux Chinois. Je suis la rue brûlée jusqu'au palais. Il ne reste rien de la porte que gardait jadis un gros policier débonnaire, toujours le même; à l'aide d'une louche à long manche on jette un peu d'eau sur les poutres écroulées. Il y a des soldats polis et calmes; ils laissent franchir le dos d'âne aux dalles larges où les pousses prenaient de l'élan pour enlever leur voiture, mais ils ne laissent pas approcher du palais. De pauvres diables emportent des planches carbonisées; tout près sont d'étranges hommes au visage éteint qui portent l'ancien costume officiel avec le grand carré de broderies dorées. On dit que dans une maison on a retrouvé le corps d'une vieille femme; des gens vont voir dans une boutique de changeur les cadavres des employés qui n'ont pas fui. Le ciel est bas et l'odeur de poussière insupportable. Je vais au joli marché si familier où les étalages de fruits étaient aussi beaux qu'à Paris<sup>26</sup> : il n'en reste que les murs bas et trois arcades dans un coin; tout un monde piétine les plaques de tôle qui couvraient le toit et qui gisent sur les cendres noires. Les gens ont l'air indifférents, certains semblent chercher, s'arrêtent et font des trous dans la poussière. En voilà d'autres, accroupis, qui ont devant eux de maigres morceaux d'étoffe bleue, noircis au pourtour, et qui brûlent encore; ils en étouffent le feu en les tapotant et les plient soigneusement. Tout près dans la partie du marché où l'on s'assemblait dans les théâtres et devant les prestidigitateurs, il y a des tables et un groupe où l'on boit du thé. Je ne comprends pas qu'on puisse apporter ici son Kodack.

Je reviens déjeuner. Les journaux chinois parlent brièvement de la chose. Ce sont les soldats de la 3e division, ceux que Yuan a amenés du Honan, qui ont incendié et pillé. Pourquoi? Il y a une version officielle dans le *Pei-king je-pao* : c'est la faute au nouveau calendrier; la paye aurait été en retard parce que les mois lunaires et ceux du calendrier solaire ne concordent pas. Le *Ngai-kouo pao*<sup>27</sup> qui est populaire dit qu'il ne sait rien. Les Européens font des hypothèses. On remarque que dans la rue de Ha-ta-men bien des boutiques japonaises ont brûlé : l'intervention est proche; on rappelle les incidents récents de Mandchourie. Pour d'autres, grâce à l'émeute Yuan évitera d'aller à Nankin, et les délégués du Sud ont perdu la face en s'enfuyant aux Wagons-lits<sup>28</sup>. Nul ne sait rien; mais ces bruits vont se consolider et l'on va faire fonds sur l'opinion publique.

Le vent s'est levé; le ciel est très lourd; est-ce le vent jaune? Et qu'y aura-t-il le soir? Dès la tombée de la nuit tout est désert. On n'entend pas de coups de feu dans les environs des légations. Il n'y a pas d'incendie non plus. La proclamation de Yuan distribuée aux étrangers dirait-elle vrai? A-t-on pris des mesures? A Ts'ien-men-wai la fusillade recommence et de la muraille on voit peu à peu grandir un incendie dans le Nord-Ouest de la ville. Il ne doit pas être loin du Pei-t'ang, et des casernes de la garde. Il semble que le canon tire au Sud de la ville. Le glacis est désert quand je rentre à l'hôtel.

[écrit le jeudi 8]

La nuit se passe tranquillement. Sitôt déjeuné, je vais voir d'Hormon. Je remonte la rue de Ha-ta-men jusqu'à l'arc Ketteler. Toutes les boutiques sont pillées; quelques-unes çà et là brûlées. Le toit s'est effondré de la vilaine maison japonaise qui sur ses quatre faces étalait dans le ciel le bicornes d'un amiral; mais la réclame est restée, l'amiral est un peu plus brun. A l'arc je prends la rue qui va vers les remparts de l'Est; le magasin du coin

est brûlé; mais il semble que les maisons bourgeoises qui succèdent n'aient pas été touchées. Le poste de police est vide; mais voilà le même monde dans la partie marchande de la rue. Une maison brûlée : c'était un mont de piété.

C'est ce quartier qui a été pillé le premier; les soldats sont arrivés par une des portes de l'Est, Tsi-houa-men<sup>29</sup>, ils venaient de leur cantonnement des environs du Tong-yue miao<sup>30</sup>, ce temple des divinités infernales du taoïsme que les Européens appellent le temple du mulet. Ils se sont répandus d'abord dans le quartier même de Yuan au Sud des 4 arcs de triomphe de l'Est<sup>31</sup>. Ils ont pillé par principe tous les monts de piété; ils se faisaient aider par les pauvres gens du quartier, prenaient la plus belle part et mettaient le feu. C'a été un pillage humanitaire, une affaire froidement menée et non le sac d'une ville prise; on a peu tué; on n'a pas violé; on ne signale qu'un petit nombre de femmes et d'enfants enlevés, et il semble que ce soient des actes de vengeance. D'Hormon a eu une émotion. Il travaillait; il entend du bruit dans la loge de ses domestiques; il y va et y trouve des soldats baïonnette au canon; il leur parle et ils s'en vont<sup>32</sup>. Son voisin le ministre des finances a été pillé<sup>33</sup>.

Nous sortons ensemble. Dans la rue c'est la dernière promenade avant la tombée de la nuit; les gens passent un peu de nourriture à la main; ils reviennent de la boutique où il reste encore quelque chose et qui vend. Nous ne pouvons pas suivre la muraille; Allemands et Américains ont tendu les passages de fils barbelés; les ruelles sont fermées et les consignes sévères. Nous sortons par Ts'ien-men. Sur le pont devant la porte quelques policiers sont mêlés aux Yong<sup>34</sup>, soldats mal armés dont on s'était méfié jusqu'ici et sur lesquels on s'appuie maintenant; ils ont l'air singulièrement mous et lâches. Les belles rues qui sont à gauche de la grande avenue de Ts'ien-men-wai sont toutes fermées et barricadées; les boutiques n'ont pas l'air d'avoir trop souffert; des



carreaux cassés, des boiseries brisées signalent le pillage. La rue est loin d'être déserte; il y a même quelques pousses. Nous entrons dans la jolie rue qui prend à gauche, où il y a un théâtre d'enfants; le Tien-lo-yuan<sup>35</sup>, et de belles maisons à vieilles boiseries sculptées et ajourées. Il y a beaucoup de passants; tous se hâtent; des policiers circulent : «Après 8 heures ne sortez pas», disent-ils aux commis qui, dans les boutiques barricadées, regardent par un carreau entrouvert. Nous allons sortir; un coup de feu éclate et la foule se rue vers nous; nous nous garons dans une ruelle; plus personne; à l'entrée de la rue, dans l'avenue, un policier tend son fusil. Nous avançons et lui parlons; sa figure est bizarre, il a l'air troublé; il répond sans que nous comprenions : «Il est là; on l'emporte sur la voiture». Une voiture s'en va en effet, escortée d'un soldat. Autant revenir sur nos pas. L'avenue est très large lorsqu'elle est vide. Fusillade autour de nous. Sur qui? Deux Anglo-saxons se détachent des maisons et nous abordent, contrairement aux usages; ils sont plutôt pâles. Sur le pont, les Yong se forment mollement, les policiers crient; quelques-uns courent au poste. Nous abordons l'un d'eux : il parle avec volubilité : «Tous les pays, c'est la même chose; il a tiré deux coups de revolver; c'est un t'ou-fei (brigand). On l'a tué. Tous les pays c'est la même chose. Avec votre pays nous sommes alliés». Il nous offre de prendre du thé dans sa bâtisse; de nous louer une voiture; puis dit : partez vite. Il a l'air très ému et sourit. Ils vont faire la chasse aux voleurs cette nuit.

Dans la rue des légations on nous apprend que tout est massacré à Pao-ting-fou. Je quitte d'Hormon sur le glacis autrichien. Il est d'un vide impressionnant.

La nuit est calme; coups de canon dans le lointain. Aucun feu dans la ville. Depuis il en est ainsi. Les boutiques s'ouvrent un peu; les troupes étrangères font des patrouilles dans la ville chinoise; on exécute de pauvres diables; les soldats pillards ont presque tous

quitté la ville. Un Chinois qui est employé au chemin de fer de Pékin-Hankeou (celui que j'ai mené à la messe de minuit) était avec des amis en train de jouer, dans la gare de Ts'ien-men; les soldats arrivent; tout le monde fuit; il est pris, et répond qu'il va au téléphone faire venir le train qu'on lui réclame; il se cache dans un wagon sur le filet et assiste au partage du butin : taels, satins et zibelines.— Les soldats qui sont restés dans la ville se promènent en pousse, leur fusil entre les jambes, quelquefois sans armes et les insignes de leur uniforme arrachés. On exécute beaucoup, sommairement, et surtout des coolies pousse-pousse. Il y a aussi des instructions ouvertes; la foule s'attroupe, plaint les condamnés dont on sait bien qu'ils ont pillé, s'ingénie à les sauver et les regarde sans mot dire défiler, leur pancarte dans le dos. J'en ai vu un sortir ainsi du poste de police; son pas était ferme; je n'ai pas cherché à voir sa figure. Mais vous serez informés tant qu'il vous plaira de ce genre de curiosité; les appareils photographiques ont travaillé et l'on parle aux femmes des exécutions qu'on a vues. Un journal chinois signale en caractère gras, brièvement et sans commentaire, que «les étrangers sont allés voir les exécutions et ont pris des photographies».

Tout est calme; le bruit court que le pillage continue; mais ce n'est pas ce dont on s'occupe. Que va-t-il arriver maintenant que Yuan s'appuie sur les soldats mandchous? Comment expliquer l'incendie et le pillage de tant d'autres villes à la fois? Tientsin presque tout brûlé; Pao-ting-fou dont la moitié est brûlée et le reste pillé; et les villes du Sud où la révolte a éclaté? Et les troupes du général Lan<sup>36</sup> qui n'ont rien eu à faire depuis le début des événements et qui veulent venir à Pékin? Et cette canonnade de toutes les nuits dont on ne sait rien? Mais déjà les boutiques s'ouvrent et de jour au moins les rues ont leur aspect familier, sauf qu'on peut y voir des têtes coupées.

L'hôtel des Wagons-lits est bondé; les ministres y couchent par quatre. A mon hôtel il y a quelques hommes dont un métis américain, qui me dégoûte, que l'on voit à la moindre panique se réfugier sous la protection des pièces italiennes et qui déclare, sans penser au ridicule, que les étrangers ont bien tort de faire les forts et que les Chinois pourraient prendre les Légations en 5 minutes. Comme l'hôtel est hors du quartier diplomatique, il n'est bon que pour les femmes d'Excellences. Il y en a des dizaines. Elle fument leur cigarette, mangent leur pain piqué à leur fourchette, et semblent d'une indifférence lamentable. Leurs petits gosses sont d'une sagesse charmante, très curieux à la fois et très effrayés. Or nous avons aussi un petit réfugié qui est italien, qui a deux ans, les plus jolis yeux du monde, une voix terrible et qui galope sans se lasser. Ma diplomatie s'est employée à faire l'entente cordiale dans ce petit monde. Ça n'a pas été sans peine ni sans provoquer d'effroyables paniques du côté chinois; mais je crois bien que j'ai réussi à rendre amoureuse de ce garnement d'Italien une petite fille jolie et vive qui doit être intelligente. Par exemple je suis très populaire et les petits Chinois me prêtent leurs oranges, mais le diable est qu'ils me font de grands compliments de leur voix minuscule et je n'y entends goutte. Que c'est emmerdant de ne pas comprendre le chinois!

Je reçois la visite de Mr. Ch. Pettit, correspondant du *Journal*; il me demande si j'ai des tuyaux et aperçoit tous ces feuillets sur ma table. Je lui dis que j'écris à ma famille. Mais il ne me croit pas. S'il savait que je ne parle ni de têtes coupées, ni d'intervention ni de combinaisons politiques il verrait bien que j'écris à ma famille. Quelle copie on va tirer de tout cela! Et comme on va traiter ces pauvres Chinois! J'ai entendu des mots ignobles - que je ne peux pas écrire. Et en particulier du sieur Bernot agrégé de l'Université et boursier de voyage - lequel me les paiera. J'avais songé un moment à écrire

quelque chose pour la *Revue de Paris*. (Rottach<sup>37</sup> n'est pas ici); mais il me répugne de gagner de l'argent sur ces misères et puis il faudrait écrire et puis il faudrait faire comme les autres semblant de comprendre et d'être informé. Cependant j'aurais bien voulu qu'on n'affole pas l'opinion en Europe pour préparer une intervention qui serait funeste à la Chine et très mauvaise pour les intérêts français ici. (Je ne parle pas des intérêts de ceux qui, sous prétexte de commerce, ne vivent ici que dans l'attente du pillage).

Je ne crois pas que l'affaire tourne au tragique. A la Légation on me semble très tranquille et je crois qu'on y voit les choses sainement. Certes c'est un paradoxe dangereux que de s'appuyer sur les Mandchous quand on vient d'établir la république; c'est un péril latent que les troupes qui se répandent dans la campagne à piller les villages et qui peuvent se réunir pour revenir un jour; c'est un point noir que la venue annoncée de l'armée du général Lan ou même des troupes du Sud. Et le Japon peut essayer de tout gêner. Mais il reste que Républicains comme Mandchous ne comptent que sur l'appui étranger; que, contrairement à mon attente, les promenades militaires de la garde des Légations ont fait plaisir aux Pékinois; qu'il n'y a pas le moindre sentiment xénophobe; que visiblement les pillards ont mis la plus grande attention à ne pas blesser les étrangers errant dans leur fusillade; et que les Chinois demandent des cartes de visite étrangères, comme une sûreté, pour les fixer sur leur porte.

Je laisse mes bouquins à la Légation pour me garder l'esprit tout à fait libre et vis tranquillement dans ma turne redevenue chambre d'hôtel. Au lieu de travailler bêtement, je vais, la nuit, sous prétexte d'entendre la canonnade, jouir de la lune sur la muraille. Et j'ai le temps de vous écrire longuement. J'enverrai un mot à Gelly<sup>38</sup> en faisant partir ceci. S'il a envie de les lire, passez-lui ces notes; mais gardez-les moi. Ce sera mon

seul souvenir puisque je n'ai pas photographié de têtes coupées.

[...]

8 mars. La nuit a été magnifiquement calme. Point de détonations. Mais on n'entend plus la ville qui chante; on entend les chiens qui aboient. Les journaux indiquent que Lan ne viendra pas à Pékin et que Yuan trouve à emprunter. Donc c'est la fin.

G.

Pages suivantes

#### LOCALISATION DES LIEUX MENTIONNÉS DANS LE TEXTE

La carte de gauche est basée sur la 2<sup>e</sup> édition du Guide Madrolle (*Chine du Nord et vallée du Fleuve Bleu, Corée*, Paris, Librairie Hachette, 1911). L'agrandissement en page de droite est basé sur la carte en hors-texte jointe à L. C. Arlington et William Lewisohn, *In search of old Peking* (Pékin, Vetch, 1935), qui inclut quelques modifications topographiques intervenues après 1912. La numérotation de la légende suit l'ordre du texte de Granet.

Ces cartes ont été réalisées au Laboratoire de graphique de l'EHESS par Jacqueline Nivard et Françoise Vergneault, suivant les indications données par Marianne Bastid.







## NOTES DE L'INTRODUCTION

1. Le premier historien à avoir contesté la responsabilité de Yuan Shikai dans ces événements est Wu Xiangxiang : cf. son introduction à *Zhongguo xiandai shiliao congshu* (Collection de matériaux d'histoire contemporaine de la Chine), 1ère série (Taïpei, 1962), et son article «Yuan Shikai mouqu linshi zongtong zhi jingguo» (Le Déroulement des intrigues de Yuan Shikai pour obtenir la présidence provisoire), *Zhongguo xiandai shi congkan* (Série d'histoire contemporaine de la Chine), 1 (Taïpei, 1960), pp. 13-15. Sur les sources et l'interprétation de la mutinerie, voir E. P. Young, «Yuan Shih-k'ai's rise to the presidency», in M. C. Wright (ed.), *China in revolution : the first phase, 1900-1913* (New Haven/Londres, 1968), pp. 436-442.

2. *Cai Yuanpei quanji* (Œuvres complètes de Cai Yuanpei), éd. Guo Pingshu, 2 (Pékin, 1984), pp. 143-145.

3. *Ibid.*, p. 146.

4. Sur la biographie de Marcel Granet, voir M. Freedman, «Marcel Granet, sinologue et sociologue», *Critique*, 337 (juin 1975), pp. 624-648.

5. Camarade de promotion (1904) de Granet à l'École normale supérieure, mathématicien, René Gosse devint doyen de la Faculté des sciences de Grenoble. Entré dans la Résistance, il fut assassiné par la Milice le 21 décembre 1943. Sa femme lui survécut jusqu'en 1975.

## NOTES DU TEXTE

1. Marcel Granet était né le 29 février 1884. Ses amis ne manquaient jamais de lui souhaiter son anniversaire tous les quatre ans.

2. Il s'agit des représentants des puissances étrangères à Pékin. Les chefs des missions diplomatiques accréditées en Chine n'avaient à cette époque que le rang de ministre.

3. Certains princes mandchous avaient quitté Pékin pour se réfugier dans le Nord-Est au moment de l'abdication impériale.

4. Zhao Erxun (1844-1927). En 1914 il fut chargé de diriger l'édition de l'Histoire des Qing. Son frère, Zhao Erfeng, gouverneur général du Sichuan, avait été décapité à Chengdu par les troupes insurgées le 22 décembre 1911.

5. Cette délégation envoyée de Wuchang par Li Yuanhong ne semble pas attestée par d'autres sources.

6. Le jour de l'an lunaire était tombé cette année-là le 18 février.

7. La foire décrite est celle qui se tenait du 3 au 17 du premier mois de l'année lunaire dans la partie ouest du quartier de Liulichang, sur le vaste terrain vide (dit *changdian*) dépendant de

l'ancienne fabrique de tuiles vernissées, alors disparue, d'où le quartier tire son nom. On trouvera de nombreux renseignements sur cette foire dans J. Bredon, *Peking* (Shanghai, 1922), pp. 463-466; J. Bredon et I. Mitrophanov, *The Moon year* (Shanghai, 1927), pp. 149-157; ainsi que dans Sun Dianqi, *Liulichang xiao zhi* (Petite chronique de Liulichang) (Pékin, 1962), pp. 38-50, 74-89, qui reproduit des sources historiques variées. Il a été impossible d'identifier le terme que Granet écrit «Hiang-tch'ang». Peut-être s'agit-il d'une erreur de transcription sur le mot *guangchang* (promenade à la fabrique), qui était l'expression consacrée par laquelle les Pékinois désignaient cette célèbre manifestation de la vie populaire dans la capitale à l'époque du Nouvel An lunaire.

8. En chinois, *zhubaoshi*. Cette foire se tenait du 3 au 15 du premier mois lunaire dans la partie est du quartier de Liulichang, autour du temple du Génie du feu (Huoshenmiao) : *Guangxu Shuntianfu zhi* (Chronique de la préfecture de Pékin, édition du règne Guangxu) (Pékin, 1885), 18/4b, 5a; Sun Dianqi, *Liulichang xiao zhi*, pp. 243-249; et les descriptions de J. Bredon citées à la note 7.

9. Yikuang, prince Qing (1836-1917), petit-fils du dix-septième fils de l'empereur Qianlong, chef du Bureau des affaires étrangères depuis 1884, membre du Grand Conseil depuis 1903, avait été nommé Premier ministre le 8 mai 1911, lors de la mise en place du cabinet ministériel prévu par la constitution. Le soulèvement révolutionnaire l'obligea à abandonner ces fonctions en faveur de Yuan Shikai, le 1er novembre 1911.

10. L'empereur détrôné, Xuantong, de son nom personnel Puyi, alors âgé de cinq ans.

11. André d'Hormon (1881-1965), de son vrai nom Roquette, était arrivé en Chine en 1906 pour enseigner en français la science politique à l'Université de Pékin. Il demeura à Pékin jusqu'en 1955, consacrant le plus clair de ses activités à des travaux sinologiques. Il fut, en 1936, un des fondateurs du Centre franco-chinois d'études sinologiques de Pékin, et le dirigea jusqu'à sa fermeture en 1953. Archives du Ministère des affaires étrangères, *Correspondance de Chine, nouvelle série*, t. 582, fol. 159, 200, t. 583, fol. 104-105, 146 (dépêches du ministre à Pékin, 1906-1910); P. Demiéville, «Aperçu historique des études sinologiques en France», in *Choix d'études sinologiques* (Leyde, 1973), pp. 471-472.

12. Le détail est inexact. La porte fut effectivement ouverte à cette occasion, mais Cai Yuanpei et ses compagnons refusèrent de la franchir; ils empruntèrent la porte orientale : Zhou Tiandu, *Cai Yuanpei zhuan* (Biographie de Cai Yuanpei) (Pékin, 1984), p. 50.

13. Pendant son séjour à Pékin, Granet utilisait les services d'un lettré chinois avec lequel il travaillait régulièrement.

14. La pagode de la Cloche (Da zhong si) est à environ 2,5 km au nord-ouest de la porte Desheng men. La foire s'y tenait du

premier au quinzième jour du premier mois lunaire : *Beijing zhinan* (Guide de Pékin) (Pékin, 1916), 5/19.

15. Peu avant son départ pour la Chine, Marcel Granet avait emmené Lucienne Gosse, convalescente, de la clinique de Neuilly à la Gare d'Orsay où elle prenait le train pour rentrer chez elle à Bordeaux.

16. L'héritier du trône allemand, Frédéric-Guillaume de Hohenzollern, avait effectué un voyage officiel en Chine au début de 1911 : «Le voyage du Kronprinz allemand», *Bulletin du comité de l'Asie française*, février 1911, p. 87.

17. Albert Samain (1858-1900), poète symboliste.

18. La maison du prince Qing (cf. note 9) était située à l'angle nord-est du croisement entre Desheng men dajie et Ding fu dajie : *Beijing lishi yanjiuhui* (Société d'études d'histoire de Pékin) (éd.), *Beijing chungiu* (Annales de Pékin) (Pékin, 1982), pp. 152-153; Xu Fang, «Qing wangfu de bianqian» (Les vicissitudes de la maison du prince Qing), in Lin Keguang, Wang Daocheng, Kong Xiangji (éds.), *Jindai Jinghua shiyi* (Monuments historiques de Pékin à l'époque moderne) (Pékin, 1985), pp. 112-120.

19. L'École de droit et de politique des Nobles (Guichou fazheng xuetang), où logeait la délégation de Cai Yuanpei, avait été créée en 1909. Elle était installée dans les locaux du commandement de la garnison de Pékin situés à Meizha hutong (ruelle des Escarbilles), qui donne dans Dongdan bei dajie, sur le côté ouest de la rue, à la hauteur de l'ancien ministère des Affaires étrangères : Zhu Yixin, *Jingshi fangang zhigao* (Esquisse d'une chronique des quartiers de la capitale) (rééd. Pékin, 1962), p. 99; Zhou Tiandu, *Cai Yuanpei zhuan*, p. 50.

20. Ce portique (*pailou*) élevé en 1903 sur le lieu où fut assassiné le ministre d'Allemagne von Ketteler, le 20 juin 1900, était situé sur Dongdan bei dajie, au croisement de Xi zongbu hutong. En 1919, il fut transporté dans le parc qui porte aujourd'hui le nom de Sun Yat-sen, dans la partie sud-ouest de la Cité Interdite. L'inscription du fronton fut modifiée pour célébrer la victoire de la raison sur la tyrannie; elle le fut encore en 1952, pour consacrer le portique à la paix mondiale. Tian Tingzhu, «Jindai guochi Kelinde bei» (Le monument Ketteler, honte nationale de l'époque moderne), in *Jindai Jinghua shiyi*, pp. 339-345.

21. Granet logeait à l'Hôtel de Pékin.

22. Un groupe de jeunes républicains avait commis un attentat à la bombe contre Yuan Shikai alors qu'il sortait de la porte Dong'an pour prendre la rue du même nom, le 16 janvier 1912. *Zhongguo lishi xuehui* (Société historique chinoise) (éd.), *Xinhai geming* (La Révolution de 1911) (Shanghai, 1957), vol. 6, p. 309.

23. Cette porte Ha da men est aussi appelée Chongwen men. La grande rue qui en part vers le Nord se nomme aujourd'hui Chongwen men nei dajie.

24. C'est-à-dire le quartier immédiatement au sud de la porte Qian men (dite aussi Zhengyang men).

25. Le nouveau Waiwubu (ministère des Affaires étrangères) avait été édifié en 1911 entre Dongtangzhi hutong et l'actuelle Waijiaobu jie (rue du ministère des affaires étrangères), juste en face des locaux de l'ancien Zongli yamen (Bureau des Affaires étrangères) qui s'étendaient sur le côté nord de Dongtangzhi hutong. Zhang Ruiping, «Zongli geguo shiwu yamen jiu zhi» (L'ancien site du Bureau des Affaires étrangères), in *Jindai Jinghua shiyi*, pp. 135-141; L. C. Arlington, *In search of old Peking* (Pékin, 1935), pp. 148-149.

26. Sans doute le marché Dong'an, sur le côté ouest de la rue Wangfu dajie.

27. Le nom complet de ce journal était *Aiguo baihua ribao* (Quotidien patriotique en langue vulgaire). Son siège se trouvait à Xi caochang hutong : *Beijing zhinan*, 9/3b.

28. L'Hôtel des Wagons-lits, situé à l'intérieur du quartier des Légations.

29. Jihua men, appelée aussi Chaoyang men.

30. Le Dong yue miao (temple du Pic de l'Est), de culte taoïste, est situé à un kilomètre environ de la porte Chaoyang, sur le côté nord de l'actuelle Chaoyang men wai dajie.

31. Les quatre arcs de triomphe de l'Est (Dong si pailou) s'élevaient au carrefour actuel de Chaoyang men nei dajie et Dong si nan et bei dajie. Comme on l'a vu plus haut, Yuan Shikai logeait alors au ministère des Affaires étrangères.

32. D'Hormon habitait à Xinxian hutong (ruelle de la Fraicheur), qui prend sur le côté est de Chaoyang men nan xiaojie, dans la partie nord de cette rue. C. Schlemmer, préface au *Guoyu : Propos sur les principautés*, traduction d'André d'Hormon (Paris, 1985), p. 9.

33. Le ministre des Finances était alors Yan Xiu (1860-1929), un grand lettré, fondateur de l'Université Nankai à Tianjin.

34. Les *yong* (littéralement, les «braves») sont des contingents de volontaires recrutés en dehors des cadres de l'armée régulière.

35. Le Tianleyuan (Jardin du paradis) se trouvait au petit pont de Xianyukou (Bouche du poisson frais) sur le côté est de l'actuelle Qian men dajie, à la hauteur de la célèbre rue commerçante de Dashalan. *Beijing zhinan*, 5/10a.

36. Le général Lan Tianwei (1878-1922). En septembre 1910, il avait reçu le commandement de la 2e Brigade mixte, stationnée près de Shenyang. Acquis aux idées révolutionnaires depuis son séjour d'études au Japon, il avait été un des signataires de la pétition des officiers de l'armée du Nord, envoyée de Luanzhou le 29 octobre 1911, qui exigeait la création d'un cabinet responsable, en menaçant de marcher sur Pékin. Le 14 novembre, il avait été démis de son commandement par le gouverneur général Zhao Erxun (cf. note 4) et était parti pour Shanghai. Dans les premiers jours

de 1912, Sun Yat-sen l'avait nommé gouverneur militaire des régions au-delà de la Grande Muraille (*guanwai dudu*). Dès le milieu de janvier 1912, il avait gagné Yantai, au Shandong, d'où il dirigeait le débarquement dans la presqu'île du Liaodong d'un corps expéditionnaire destiné à appuyer l'action des troupes révolutionnaires locales. Sur ordre du gouvernement de Nankin, ces contingents avaient déposé les armes lors de l'élection de Yuan Shikai à la présidence de la république; Lan Tianwei les avait tous repliés sur Yantai dès le 21 février, et lui-même avait proposé sa démission. A Pékin, où le public n'avait que des informations confuses sur ces événements, la menace du général Lan paraissait plus dangereuse qu'elle ne l'était en réalité. Une brève biographie de Lan Tianwei est reproduite dans *Xinhai geming*, vol. 6, pp. 363-364; sur son action pendant cette période, voir Zhongguo kexueyuan Jilin sheng fenyuan lishi yanjiusuo (Institut d'histoire de la section de la province du Jilin de l'Académie des sciences de Chine) (éd.), *Jindai Dongbei renmin geming yundong shi* (Histoire du mouvement révolutionnaire du peuple du Nord-Est à l'époque moderne) (Changchun, 1960), pp. 210-214, 235-239.

37. Edmond Rottach, journaliste établi en Chine, où il avait enseigné le français à l'école des langues de Wuchang jusqu'en 1909, envoyait régulièrement des articles à la presse parisienne de gauche. Au début de 1912, il séjournait à Nankin. Voir son ouvrage, *La Chine en révolution* (Paris, 1914).

38. Ancien camarade de Granet à l'Ecole Normale, tué pendant la guerre de 1914-1918.

## LISTE DES CARACTÈRES CHINOIS

Beitang 北堂  
 Chaoyang men 朝陽門  
 changdian 廠甸  
 Chongwen men 崇文門  
 Da zhong si 大鐘寺  
 Dong'an men 東安門  
 Dong si pailou 東四牌樓  
 Dong yue miao 東岳廟  
 dudu 都督  
 guangchang 逛廠  
 guanwai dudu 關外都督  
 Guizhou fazheng xuetaang 貴州法政學堂  
 Hada men 哈達門  
 Huoshenmiao 火神廟  
 Jing-Han 京漢

Lan Tianwei 藍天蔚  
Meizha hutong 煤渣胡同  
Qian men 前門  
Qihua men 齊化門  
Qing wangfu 慶王府  
Tianleyuan 天樂園  
Waiwubu 外務部  
Xianyukou 鮮魚口  
Xinxian hutong 新鮮胡同  
Yan Xiu 嚴修  
Yikuang, prince Qing 奕劻慶親王  
Zhengyang men 正陽門  
zhubaoshi 珠寶市